

Les heures passaient ; suivant qu'elles apportent de la douleur ou de la joie, elles s'appesantissaient ou s'envolaient ; elles sont des siècles ou des secondes : pour Gaston et madame de Varni, elles avaient fui comme un songe. Quelques instants encore, et la nuit allait finir.

Julio Thibaut, à qui Clotilde avait dit de rester dans la chambre, n'avait pas osé lui désobéir ; mais, comme Dieu a donné aux femmes, même dans les conditions inférieures, cette délicatesse exquise qui domine tout, la bonne Julio qui avait, en outre, pendant ses années pauvres et laborieuses, pris l'habitude de veiller ou de dormir à volonté, s'était "ordonné" à elle-même de s'endormir, et bientôt, la fatigue et l'heure avancée venant à son aide, un profond sommeil l'avait gagnée.

On n'eût rien pu rêver de plus délicat et de plus charmant que cette adorable fille, à demi affaissée sur sa chaise, à demi appuyée contre la cloison et soutenant sa belle tête de son bras replié comme une anse d'amphore.

Les tresses opulentes de ses cheveux de jais, à reflets bleutés, s'étaient échappées de sa coiffe et s'épanchaient presque jusqu'à terre.

Ses longs yeux abaissés estompaient de leur frange soyeuse les tons chauds et bistrés de ses joues, et un vague et frais sourire errait sur ses lèvres humides, comme si l'ange des sommeils paisibles l'eût effleuré de son aile.

Gaston et madame de Varni n'avaient presque pas changé de place ; toujours à genoux, Gaston s'était peu à peu laissé glisser sur le tapis ; son bras, passé autour de la taille amaigrie de Clotilde assise dans son fauteuil, l'avait attirée peu à peu, et, incliné sur le front de M. de Tervaz, elle pouvait fondre son regard dans son regard, son souffle dans son souffle.

Leurs mains étroitement enlacées complétaient, par leurs délicates étrointes, le sens de leurs paroles et de leurs silences : la respiration égale et douce de Julie endormie servait comme d'accompagnement à cette chaste et ardente scène. Divines extases de l'amour partagé ! celui qui ne vous goûta jamais n'a pas le droit de dire qu'il a rêvé !

— Gaston ! murmurait madame de Varni, nous nous voyons pour la dernière fois en ce monde ; dans quelques heures vous partirez ; dans quelques jours vous serez bien loin ; mais cette entrevue aura été bonne pour tous deux : maintenant nous pouvons mourir, moi, avec votre pardon, vous avec mon amour ; tous deux moins malheureux et plus résignés.

— Oh ! ne me parlez pas de ce qui va être dans quelques heures ! laissez-moi croire qu'après ces moments, il n'y aura plus rien !

— Vous m'aimez donc bien, reprenait la jeune femme dont le brûlant regard semblait plonger jusqu'au fond de l'âme de Gaston.

— Mille fois plus que dans le temps où j'espérais !

— Merci, mon ami ; vos paroles me donnent le seul bonheur que je puisse goûter ici bas ; être aimée de vous, c'était ma vie ; mais vous entendre, en ce moment suprême, me redire ces mots si doux, c'est plus que la vie, Gaston, c'est le ciel...

Ah ! je l'ai souvent pressenti, nous nous aimions trop pour ce monde ; il fallait à notre amour quelque chose d'infini comme nos cœurs, d'immortel comme nos âmes...

Ne vous semblait-il pas qu'un bonheur vulgaire serait trop petit pour nos ardeurs, que nos bras frémissants se fermentaient à vide, appelant des félicités inconnues ?...

Où, Gaston, le ciel, le ciel où rien n'arrête et ne borne l'insatiable extase des âmes, voilà désormais la patrie de notre amour...

Que cette dernière nuit soit la date de cette affection nouvelle !... mais, vous le savez, ami, le ciel est fermé à ceux qui haïssent ; pardonnons donc à cet homme qui nous a fait tant de mal, et dont je porte le nom... Ne le haïssons plus, afin de pouvoir nous aimer encore après cette vie ! Oh ! si je ne vous avais pas revu, si vous m'aviez repoussé, s'il m'avait fallu tout perdre, même votre tendresse, oh ! j'aurais été impitoyable ; j'aurais maudit M. de Varni jusqu'à mon dernier soupir ; je serais morte, la révolte dans le cœur, l'anathème à la bouche... mais je vous revois, je vous retrouve : ma haine se fond à cette pure flamme, et je pardonne à M. de Varni, parce que je vous aime !...

En ce moment, la pendule de la chambre sonna quatre heures.

— Gaston, dit Clotilde en se levant, voici le moment de nous quitter ! nous avons besoin de toutes nos forces : abrégeons ces adieux ; je vais réveiller cette chère enfant.

Elle s'approcha de la jeune fille, et, la frappant doucement sur l'épaule : Julie ! lui dit-elle à demi-voix.

Julio se leva brusquement, se frotta les yeux, regarda à droite et à gauche, comme une personne qui cherche à rassembler ses idées, ses souvenirs ; puis, courant à la pendule :

— Ah ! malheureuse ! j'ai trop dormi ! s'écria-t-elle.

— Que crains-tu donc ? reprit madame de Varni ; le jour est loin encore ; M. de Tervaz sera reparti de Villeneuve avant même que l'aube ne commence à poindre...

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! dit Julio avec une agitation croissante, et se précipitant vers la fenêtre, fermée au volet, elle l'ouvrit dans toute sa largeur. Un cri d'horreur sortit en même temps de sa poitrine et vint glacer Gaston et Clotilde ; ils regardèrent à leur tour, et à leur tour ils poussèrent un cri d'épouvante.

C'était un effrayant spectacle : les deux bras du Rhône s'étaient rejoints pendant la nuit, et couvraient entièrement l'île de la Barthelasse ; à la morno clarté de la lune qui s'abaissait à l'horizon dans sa sombre enveloppe de brouillards et de nuages, on voyait l'eau entourer de tous côtés le pavillon de Mignard, dont le rez-de-chaussée était déjà submergé à une hauteur de près de six pieds.

Le vitrage de la serre avait été brisé, et les plantes, à moitié arrachées de leurs vases, surnageaient çà et là, semblables à des chevelures de noyés.

Des débris de bancs de paille, amoncelés par places, formaient des îles flottantes.

Sans la rapidité des courants, on se serait cru en pleine mer ; car l'œil n'apercevait que les nuages, la pluie et le Rhône. De temps à autre, le miroitement de l'eau laissait voir un tronc d'arbre, un tonneau, une poutre, un cadavre, passant comme l'épave d'un naufrage : les mûriers, les saules et les peupliers, élevaient au-dessus du niveau leurs têtes ruisselantes et frileuses.

A travers la fenêtre ouverte, on entendait les cris de détresse des fermiers surpris par l'inondation, les hennissements des chevaux que le fleuve soulevait dans leurs étables, les coups de fusil tirés sur les toits pour appeler du secours, et, comme basse continue de ce lugubre concert, les cloches de Villeneuve et d'Avignon dont le son lointain ressemblait au glas funèbre d'une contrée réveillée en sursaut pour se voir condamner à mort.

L'inondation du 25 novembre 1755 a été la plus terrible dont fasse mention l'histoire du Comtat ; le Rhône grossit de dix huit pieds dans une nuit.